

Pierre Birnbaum

LA LEÇON DE VICHY



Une histoire personnelle

Seuil

LA LEÇON
DE VICHY

PIERRE BIRNBAUM

LA LEÇON DE VICHY

Une histoire personnelle

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-142814-8

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Photographie de couverture : Pierre Birnbaum, avec ses parents
au 17, chemin des Rochers, Lourdes, 1942. Archives personnelles.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le retour à Omex

C'est la faute à *L'Histoire*. Quelques semaines après la parution au Seuil, en avril 2013, de mon livre *La République et le Cochon, L'Histoire*, le saint des saints, m'offre de manière inattendue une sorte de reconnaissance tardive qui me métamorphose presque en historien estampillé devenu fréquentable¹. Une interview avec photo. Rendez-vous est pris avec Pierre Assouline dans un petit restaurant bruyant, près du métro Pont-Marie, à Paris, dans le IV^e arrondissement. Accoucheur hors pair, inspirant une confiance sans limites, instaurant une quasi-intimité propice à l'émotion partagée, Pierre Assouline brise la carapace, dédaigne les formes de respectabilité professionnelle, incite à la confiance, à la révélation des choses tues de la vie. Alors que tout semble confessé, que notre dialogue touche à sa fin, il s'exclame soudain : « Quel est votre *rosebud* ? » À l'instant même, je me souviens de ce mot mystérieux prononcé par Orson Welles dans *Citizen Kane* qui résume le secret impénétrable de sa vie. Je crois comprendre que Pierre Assouline me demande ce qui me tient, donne du sens à ma vie, me traverse à jamais, me cheville au corps. Ma réponse, inattendue à mes propres yeux, fuse tout de suite : « Omex ».

1. Pierre Assouline, « Pierre Birnbaum se met à table », *L'Histoire*, mai 2013.

Omex, petit village perdu dans les Hautes-Pyrénées, l'un des quatre hameaux de la vallée de la Batsurguère. Omex où, durant Vichy, Félicie, Maria et Fabien Daléas nous cachent, nous protègent et nous aiment, ma sœur Yvonne et moi. Depuis juillet 1942 et les rafles du Vél' d'Hiv', les arrestations se multiplient à travers toute la France de la zone libre. En août, René Bousquet, en accord avec les occupants allemands, lance en zone sud ses polices aux trousses des Juifs qui s'y sont réfugiés : des milliers d'entre eux sont brutalement arrêtés. Le danger est quotidien. Les trains attendent qui, de Noé et Gurs vers Drancy, emportent vers la mort des dizaines de milliers de Juifs. La frontière espagnole, toute proche, est fermée, rendue inaccessible par les Pyrénées, sauf à de jeunes intrépides qui affrontent les escalades dangereuses, le froid redoutable, les gerçures et les trahisons des passeurs. Pour des milliers de Juifs partis en hâte de la zone occupée, la fuite se révèle impossible. Traqués de toutes parts dans cette nasse, fermée par une barrière montagnaise, presque infranchissable avec de très jeunes enfants, des milliers d'entre eux sont désormais pris au piège. Dans toute la région, les camps d'internement avant la déportation fleurissent par dizaines, où, après les réfugiés espagnols, ce sont surtout les Juifs apatrides que l'on enferme dans des conditions inhumaines.

Ma mère Ruth, née Kupfermann à Dresde, le 21 décembre 1912, et mon père Jacob Birnbaum, né le 26 mai 1901 à Varsovie, se sont mariés à Dresde, le 26 février 1933, moins d'un mois après la nomination d'Hitler comme chancelier du Reich. Quelques mois plus tard, le 3 novembre 1933, en traversant la Belgique, ils se réfugient à Paris : démunis de tout papier, ils reconstruisent leur vie durant ces années du Front populaire avant d'être rattrapés par les troupes allemandes. Réfugiés à

Lourdes, ils échappent aux rafles d'août 1942, à la gigantesque chasse lancée en zone libre par la police de Vichy, aux ordres des nazis. Ce sont d'abord les Juifs entrés en France à partir de 1936 que la police traque. Mais elle arrête également tous ceux qui lui tombent sous la main. Mes parents sont résolu, à présent, à se séparer de leurs enfants, et cherchent à les mettre à l'abri pour se cacher en ville. Ils passent sans cesse d'une chambre d'hôtel à l'autre, multiplient les domiciles provisoires, affrontent tous les dangers. Après des essais malheureux dans plusieurs institutions et familles, ils nous confient, ma sœur Yvonne et moi, sur la foi de quelques renseignements, à Félicie, la mère âgée de Maria toute recroquevillée dans ses habits de paysanne traditionnelle, avec son châle étroitement serré sur la tête, Félicie assise sur son siège dans sa carriole traînée par l'âne, venue à Lourdes faire la tournée des hôtels où se pressent les innombrables pèlerins pour rapporter les draps lavés dans le lavoir d'Omex – des montagnes de draps soigneusement repassés et pliés par Maria et Fabien.



Photographies de Maria en 1992, et de Fabien en 1972.

Après quelques phrases échangées trop rapidement avec mes parents, c'est de nouveau la séparation brutale. Nous partons, ma sœur et moi, vers la montagne toute proche.

Omex, jamais oublié, mon *rosebud*. Omex qui s'invite subitement dans ce paisible restaurant chic du Marais. Étrange moment, une sorte de *coming out* que mes travaux récents auraient pu laisser imaginer, et qui s'offrira quelques semaines plus tard dans les pages de *L'Histoire*, à la vue de tous ses lecteurs et de chacun de mes collègues. Au lieu des recherches respectueuses des normes des historiens et des sciences sociales en général, c'est cette fois un pan de ma vie personnelle que j'expose imprudemment, c'est une plongée inattendue dans l'intime, dans les non-dits des cours *ex cathedra*, des livres et des articles des revues professionnelles. C'est céder inopinément à une aventure incertaine vers l'ego-histoire qui m'irrite souvent chez tant de collègues avec ses risques d'autocélébration, de psychologisme et de narcissisme. Par cette nouvelle « tranche » d'un genre particulier, et sous le regard solliciteur et attentif de Pierre Assouline, les dés sont jetés. La suite le démontre amplement.

Quelques semaines plus tard, l'un de mes anciens étudiants de l'université Panthéon-Sorbonne, Jean-François Labourie, me téléphone. Il tombe des nues : il vient de se procurer la dernière livraison de *L'Histoire*, et découvre la part cachée de son ancien professeur soucieux de défendre, à l'époque, du bec et des ongles, la neutralité de son enseignement. Il occupe désormais une importante fonction administrative à Tarbes, et est revenu au pays. Omex, il y réside souvent, il connaît ses habitants actuels, chacune des rues de ce petit village. Il me propose d'emblée d'y retourner, ce que j'accepte avec bonheur, sans réfléchir à la tournure que les choses

vont inéluctablement prendre avec cette irruption de ma vie d'autrefois.

Rendez-vous est pris immédiatement ; l'avion jusqu'à Pau puis, en voiture de location, un voyage rapide sur cette voie tortueuse qui serpente, d'un tournant l'autre, le long du gave, entre les maisons de ces lieux si présents en ma mémoire, Soumoulou, Espoey puis Loubajac. Puis c'est l'arrivée à Lourdes par cette route étroite qui, dès l'entrée, une fois passée la barrière de chemin de fer, contourne le centre-ville, ses embouteillages et ses rues commerçantes, pour filer hors de la cité, laisser à gauche la cathédrale et ses jardins, s'insinuer entre les couvents aux hautes murailles, bifurquer brusquement à gauche pour éviter le gigantesque parking des pèlerins, et aborder franchement le chemin de montagne, ses virages raides, des précipices qui me sont si familiers que je parcourais autrefois lentement, bien installé à l'avant de la carriole de Félicie, tirée par son âne, tel un roi assis sur son trône, avec ses haltes régulières dans les recoins aménagés pour reprendre souffle avant de recommencer l'ascension.

Le pic du Jer domine, à l'est, la vallée de la Batsurguère dans laquelle on s'engage, et accompagne la lente progression. Bientôt, à l'ouest, c'est le cimetière qui se dessine-avant que n'apparaisse ce carrefour, au centre duquel se trouve toujours la croix, tant de fois aperçue. On laisse sur la gauche la route sinueuse qui mène à Ségus pour prendre à droite, passer la salle de la mairie d'Omex qui jouxte la petite école primaire, où ma sœur Yvonne, en ces années scolaires 1942-1943, était élève. Sur le côté droit, c'est maintenant un chemin si resserré qu'une voiture a du mal à s'y engager : on passe devant une maison en contrebas où nous jouions autrefois, puis, une dernière montée raide, c'est l'arrivée devant le portail de

la maison de Félicie, Maria et son mari Fabien, située juste devant la petite église qui domine comme il se doit le village. Avec ses cloches, elle sert toujours, comme le constaterait avec joie Alain Corbin s'il venait à quitter son Limousin, de repère sonore aux paysans, et suscite comme souvent l'ire des nouveaux périurbains qui travaillent à Tarbes et à Lourdes ; ils se sont fait construire, comme je le constate avec stupéfaction, des piscines dans ce lieu autrefois protégé.

C'est alors la rencontre bouleversante avec les adjoints du maire encadrés par plusieurs habitants de tous âges, les baisers qui s'échangent, un premier repas à l'ancienne dans une belle maison qui fait face à celle qui m'est si familière, et que j'ai eu peine à reconnaître tant ses nouveaux habitants lui ont ôté son caractère fermier, comme cette grange où je me cachais dans le foin, ses auges de cochon, ses poulaillers, ses cages à lapins. Ils ont fait disparaître toute empreinte de bouse de vache, toute forme de souillure autrefois si présente, comme des traces de la vie rurale dans cette résidence devenue si propre. Après ces agapes qui se prolongent par des retrouvailles émues, c'est la descente vers la mairie.

M. le maire, Henri Plagnet, nous reçoit entouré de tout le conseil municipal. Le portrait officiel de François Hollande fait face à ma propre photo tirée de *L'Histoire*, soigneusement encadrée elle aussi et accrochée de l'autre côté de la pièce d'apparat. L'émotion est palpable. Le maire prononce quelques paroles, souligne la générosité de Maria et de Fabien, se félicite de leur action en ces années noires qui honore Omex, se réjouit de ma fidélité. J'improvise une réponse maladroite, exprime ma reconnaissance, évoque mes nombreux étés à Omex durant mon adolescence où Maria m'accueillait par un simple : « T'es là, pielliotte ? » – et où

LE RETOUR À OMEX

Fabien lançait de suite : « Tu nous donnes la main ? » pour rentrer le foin, déclare enfin mon attachement indéfectible à Omex, à ses habitants, à la famille de Maria et de Fabien aujourd'hui disparus, m'engage à ce qu'ils soient l'une et l'autre reconnus comme Justes. Il est temps de passer à table ; la République est là, bien présente avec sa devise et son drapeau, son iconographie. L'émotion m'envahit d'être le héros, bien involontaire, de ce banquet républicain à la Maurice Agulhon. Un cycle se clôt : lancé sans précaution, sans deviner où il m'entraînerait, mon *rosebud* spontané me plonge dans ma propre histoire, me pousse, loin des considérations positivistes des sciences sociales qui m'obsèdent et me rassurent, à m'insérer dans la trame si provisoire de la vie.

Les Parelles,
septembre 2018

La scène primitive

Conçu durant la drôle de guerre à la campagne, du côté de la Normandie, où mon père avait installé provisoirement sa petite famille, je nais au monde le 19 juillet 1940, quelques semaines après la défaite de l'armée française, neuf jours après l'accession au pouvoir du maréchal Pétain et la formation de l'État français. À la fin juin, mon père, ma mère enceinte et ma sœur Yvonne ont pris en hâte l'un des tout derniers trains qui quittent Paris pour Biarritz qui emporte les soldats polonais de l'armée Anders fuyant vers le sud. Ils s'apprêtent à descendre sur le quai de la gare de Biarritz, au terme d'un long voyage chaotique, lorsque mon père aperçoit la police qui vérifie les papiers ; alors que le train repart, il lance rapidement par la fenêtre les valises aux militaires polonais, pousse ma mère enceinte dans le train en marche, se hisse lui-même en portant ma sœur âgée de deux ans et demi. La frontière, toute proche, est inaccessible, le train s'ébranle et parvient, très probablement le 28 juin¹, sans encombre, à Lourdes.

C'est là que, quelques semaines plus tard, non loin de cette même gare, ma mère me donne naissance à 2 h 30 du matin,

1. Rapport du Commissariat général aux questions juives, AJ38 / 2353, dossier 17047. Date confirmée dans le dossier personnel de mes parents. AD HP 1214 W 1209, n° 19251 et 1214 W 1116, n° 17500.

au numéro 1 de la route de Tarbes, au centre hospitalier dédié au souvenir de Bernadette Soubirous. La ville est célèbre pour ses miracles, ses guérisons subites et inexplicables qui attirent chaque année des foules de pèlerins venus du monde entier, des handicapés, des souffreteux de toutes sortes accompagnés d'infirmières, de scouts, de jeunes d'organisations caritatives. La veille de ma naissance, le 18 juillet 1940, Mgr Choquet, l'évêque de Lourdes, a adressé cette supplique au maréchal Pétain.

Votre Excellence sait que, sous l'inspiration du très regretté cardinal Verdier, les évêques français ont fait le vœu d'édifier à Lourdes, au lendemain de la guerre, une basilique à la Vierge immaculée, Reine de la Paix ; cette basilique devant être au sud de la France, comme une réplique du Sacré-Cœur de Montmartre. Pour réaliser ce vœu et pour faciliter le choix de l'emplacement de cette basilique, j'ai l'honneur de solliciter de Votre Haute Bienveillance – si toutefois la chose est possible – le retour en notre possession du Domaine de la Grotte de Lourdes et des biens de l'ancienne mense épiscopale, situés sur le territoire de la commune de Lourdes¹.

Mgr Choquet ajoute : « reine de France, Notre-Dame de Lourdes vous accueille aujourd'hui comme elle accueillait jadis dans les sanctuaires les plus célèbres les souverains qui venaient la prier » ; puis, il déclare : « le redressement de la France se fera. L'œuvre du Maréchal nous conduit

1. Chantal Touvet et Henry Branthomme, *Histoire des sanctuaires de Lourdes*, Notre-Dame-de-Lourdes, éditions des Sanctuaires de Notre-Dame de Lourdes, 2005.

à ce but... il peut compter à fond sur le peuple fier » des Hautes-Pyrénées, un peuple dont le nouveau préfet chante à son tour les louanges, les « qualités ancestrales de la race bigourdine », les traditions et les folklores propices au redressement national¹. Un peu plus tard, le 6 décembre, c'est le conseil municipal de Lourdes qui se trouve saisi d'une proposition de rebaptiser l'avenue de la Gare ou la route de Tarbes, qui jouxte le centre hospitalier, avenue du Maréchal-Pétain, mesure « qui impressionnera favorablement dès leur arrivée les pèlerins visiteurs de la cité catholique mondiale ». Les évêques dans leur ensemble, véritables éminences grises du régime, se rallient avec enthousiasme à Pétain, célèbrent des messes rédemptrices. Le savoir-faire cérémoniel se trouve mis au service du chef de l'État. Pétain visite par exemple le Puy en mars 1941, où il se trouve reçu en véritable roi-pèlerin². Quelques mois plus tard, le 20 avril 1941, il se rend à Lourdes, accompagné par l'amiral Darlan. Tandis que le maire de la ville offre au Maréchal une statuette de la Vierge en ivoire, sur l'esplanade qui jouxte la grotte, comme le rapporte *Le Semeur* acquis à la révolution vichyste, « on attend et on prie. C'est une mer d'oriflammes... On remarque les délégations de la Jeunesse agricole catholique, des centaines de jeunes gens, notamment des groupes venus en costumes régionaux³ ».

1. Cité par José Cubéro, *Les Hautes-Pyrénées dans la guerre. 1938-1948*, Paris, éditions Cairn, 2013, p. 72-73.

2. Claude Langlois, « Le régime de Vichy et le clergé, d'après les Semaines religieuses des diocèses de la zone libre », *Revue française de science politique*, 1972, n° 4 ; Sylvie Bernay, *L'Église de France face à la persécution des juifs (1940-1944)*, Paris, CNRS éditions, 2012 ; Frédéric Le Moigne, *Les Évêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, chap. 5.

3. Cité par José Cubéro, *op. cit.*, p. 88. Voir aussi Stéphane Baumont, *Histoire de Lourdes*, Toulouse, Privat, 1993.

Mgr Choquet, dans le cadre symbolique de la grotte de Massabielle où se sont produits les miracles célébrés en grande pompe, sous l'ombre protectrice de la statue de Bernadette projetée par une marée d'immenses cierges, s'adresse en ces termes au chef de l'État « français », entouré des représentants des corps constitués, du préfet et du commissaire de police de la ville en grand uniforme :

Inconnu hier, Lourdes est aujourd'hui un des plus grands carrefours du monde, la capitale de la prière, le foyer permanent d'une incomparable charité.

Permettez-moi, Monsieur le Maréchal, de prier un instant avec vous et autour de vous en ce lieu où le surnaturel se voit si clairement, se touche et s'exalte autant qu'il s'établit. Nous ferons des vœux pour votre personne. Ce ne sera pas en vain que vous l'aurez mise si généreusement au service de la France.

Que Dieu vous vienne en aide et qu'il vous conserve à notre indéfectible attachement.

Et Pétain de répondre :

Je n'ai pas voulu passer dans les Pyrénées sans venir saluer Notre-Dame de Lourdes. Demandez-lui qu'Elle me fasse la faveur de m'aider dans la tâche que j'ai entreprise. Elle est rude et difficile, comme vous le savez¹.

Le préfet Léon Gonzalve, alors en poste à Tarbes, souligne, en mai 1941, que :

1. les-esprits-libres.les-forums.com/topic/1280/20-avril-1941-petaïn-a-lourdes/.

La visite du Chef de l'État à Tarbes et Lourdes a provoqué dans le département un réel élan d'enthousiasme patriotique et produit dans tous les milieux la plus profonde impression. Une de ses plus heureuses conséquences a été de raffermir la volonté de chacun de se grouper étroitement autour du Gouvernement pour faciliter sa tâche et assurer le redressement de la Nation¹.

Ma venue au monde se déroule ainsi dans ce lieu « où le surnaturel se voit si clairement, se touche et s'exalte », au sein de la « cité catholique mondiale », au lendemain de la supplique adressée par Mgr Choquet au maréchal Pétain. L'hospice Sainte-Bernadette devenu l'hôpital de Lourdes est un très ancien bâtiment dont on trouve la trace dès le début du XVII^e siècle. Tenu par les Sœurs de la Charité de Nevers, c'est là que Bernadette communique pour la première fois, là aussi où elle fait, en patois bigourdan, le récit des apparitions de la Vierge dans la grotte mais aussi son postulat de religieuse, où, dans l'oratoire, on conserve précieusement, devant la statue de la Vierge, son crucifix, son rosaire, son livre de catéchisme. Canonisée à sa mort en 1933, son message fournit à l'Église, ainsi qu'aux partis ultramontains fort influents dans la ville de Lourdes, une justification à leur commune opposition à toute forme de modernité. En cette fin de siècle, au nom de Jésus-Christ, la victime par excellence, les Assomptionnistes prennent à Lourdes la tête de pèlerinages dirigés contre la dégénérescence provoquée par les francs-maçons et les Juifs qu'ils cherchent à convertir, rejettent toute forme de laïcité, combattent la République

1. AD HP 14 W, art. 8.

tandis que les Frères hospitaliers hébergent les militants antisémites de l'Action française¹. La dévotion des foules catholiques ne faiblit pas, les pèlerinages se succèdent avec leur mysticisme, leurs superstitions dont se gausse, dès 1894, Émile Zola dans *Lourdes*, son livre à succès. Alors que se déclenche l'affaire Dreyfus, que les foules du « moment antisémite » se mobilisent bientôt à travers toute la France², Zola décrit Bernadette comme une « irrégulière de l'hystérie » obsédée par ses « hallucinations ». Il est néanmoins ému par cette fille du peuple qui suscite, dans ce décor sulpicien qu'il déteste, l'adhésion visionnaire des foules. Pierre, son personnage central, un croyant bouleversé par tant de souffrance, en appelle quand même à « la raison avant tout » contre tant de « supercheries », de « crédulités », d'« illusions », de « fièvre visionnaire » qui animent ces foules mues soudain par « contagion³ ».

Les immenses pèlerinages se font sans cesse plus nombreux durant l'entre-deux-guerres. Depuis 1933, une statue en bronze de Bernadette accueille, dans cet hospice, les malades et les visiteurs⁴. Lourdes est une ville improbable pour la naissance d'un enfant juif, au terme d'un périple qui a mené

1. Ruth Harris, *Lourdes. Body and Spirit in the Secular Age*, Londres, Penguin Books, 1999, p. 279 et 364. Voir aussi Élisabeth Claverie, « Parcours politique d'une apparition : le cas de Lourdes », *Archives de sciences sociales des religions*, janvier-mars 2009, p. 126.

2. Pierre Birnbaum, *Le Moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, 1998 (nouvelle édition, Paris, Pluriel, 2015).

3. Émile Zola, *Lourdes*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 111, 214, 216, 230, 395, 536 et 573. Voir Frédéric Gugelot, « Les deux faces de Lourdes : *Lourdes* de Zola et *Les Foules de Lourdes* de Huysmans », *Archives de sciences sociales des religions*, juillet-septembre 2010, p. 217-218.

4. lieux.loucrup65.fr/hopitaldelourdes.htm

